

L'homme et l'œuvre

Jean-Philippe Martel, *Comme des sentinelles, La Mèche, 2012*,
177 p.

Laurence Côté-Fournier

Numéro 299, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68809ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté-Fournier, L. (2013). Compte rendu de [L'homme et l'œuvre / Jean-Philippe Martel, *Comme des sentinelles, La Mèche, 2012, 177 p.*] *Liberté*, (299), 37–37.

L'homme et l'œuvre

Le premier roman de Jean-Philippe Martel évoque la puissance des livres et d'AC/DC.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

COMME DES SENTINELLES est un récit sur le désir de ne pas se heurter au gris de la réalité et à ses propres ratages : les drogues, l'amour, la croyance en une puissance supérieure s'y affichent comme autant d'antidotes plus ou moins efficaces et mensongers au mal de vivre. On

se créerait tous, d'une façon ou d'une autre, de petites fictions personnelles pour se donner une contenance et trouver du sens à un monde qui en a trop peu à offrir. *Comme des sentinelles* a aussi l'intelligence de

montrer la complaisance à mettre sur le même plan le courage et la lâcheté, à transformer toute forme de quête en une énième fuite sous prétexte de ne pas s'aveugler sur

les véritables motivations de chacun. Le roman de Jean-Philippe Martel continue de polémiquer avec le concept

de fiction en général et traîne la littérature dans le ring par l'intermédiaire de son narrateur, Vincent Sylvestre, un chargé de cours misanthrope qui livre à ses étudiants blasés des leçons hebdomadaires sur Jean-

Jacques Rousseau, Théophile Gautier, Maurice Sachs. Ce sont des questions souvent jugées démodées, celles de la portée morale d'un livre et de l'importance des gestes posés par l'homme derrière les mots, qui finissent par s'imposer en classe et dans le roman. Pas que des réponses soient offertes, heureusement. Mais Martel, pour mener son combat, interroge les œuvres avec un acharnement angoissé, celui d'un homme qui a investi le meilleur de lui-même dans les livres et qui exige maintenant qu'ils lui rendent des comptes. La littérature, ici, a la chance d'être prise au sérieux.

JEAN-PHILIPPE MARTEL
Comme des sentinelles,
La Mèche, 2012, 177 p.

L'exclusivité de la souffrance

Dans *Anima*, la souffrance est une monnaie d'échange.

MARIE PARENT

SE POURRAIT-IL que tous les êtres abusés, violentés soient unis dans leur souffrance par une forme de fraternité naturelle ? C'est la prémisse que propose Wajdi Mouawad dans son deuxième roman, *Anima*, alors que son héros, Wahhch Debch, part à travers l'Amérique sur les traces du meurtrier de sa femme, Mohawk qui, à la manière des termites, pratique des trous dans ses victimes pour les violer à mort.

Narré par différents membres du règne animal qui croisent la route de Debch et qui chaque fois

reconnaissent en lui un des leurs, le roman cherche avant tout à constituer une communauté d'opprimés, s'offrant affection et protection mutuelle en marge du reste de l'humanité malveillante. Même si l'écriture est élégante, la manœuvre manque de subtilité et de raffinement. « Les défaillances des Hommes » sont identifiées avec insis-

tance, dans la langue naïve et parfois infantile de la sagesse animale. Par un étrange renversement, l'auteur qui défend d'une main la spécificité ontologique des animaux pratique de l'autre l'anthropomorphisme.

Le procédé narratif a l'avantage de couper court au pathos que pourraient générer les événements racontés – puisque, comme au théâtre, nous n'avons accès à l'intériorité du héros qu'à travers quelques monologues isolés –, mais il contribue aussi à donner au lecteur l'impression d'être laissé à l'extérieur du drame, comme s'il ne méritait pas de partager l'expérience de la souffrance. Ce choix s'accorde avec une intention qui anime le texte en filigrane : on veut démontrer la moralité supérieure des créatures blessées et vulnérables, dont le sombre passé passe presque pour un signe d'élection.

La route du héros est tracée d'avance pour forcer les correspon-

Or, *Comme des sentinelles* se détourne aussi de la culture universitaire et livresque pour regarder d'autres fictions, celles de gens qui habitent des cours à scrap, hantent les bars miteux et se tournent vers la sagesse d'AC/DC bien avant celle de Camus. Robert, que Vincent rencontre en fréquentant un temps les Narcomanes Anonymes, donne corps à cet univers de voyous de campagne sans autre ambition que celle de vivre quelque chose soir après soir, peu importe quoi. Toutefois, cette amitié improbable entre deux hommes issus de milieux différents ne débouche sur aucune épiphanie. Tout au plus, on comprend par leurs mésaventures que la volonté de s'élever en surhomme ne sauve pas, pas plus que le savoir désincarné, mais que, oui, le sens qui émerge de *L'étranger* ou *Poussière sur la ville* peut révéler quelque chose de la manière dont on conçoit l'existence et permettre aux lecteurs de ces œuvres de tirer de cette connaissance une lucidité nouvelle. En cela, cette réflexion sur les mots et leur pouvoir rend à ceux-ci un hommage d'autant plus frappant qu'il est énoncé avec une grande sobriété.

dances entre diverses tragédies historiques auxquelles s'entremêlent des destins individuels malheureux. Le jeu des équivalences entre les maux, qui fait dire au héros « [Je suis] un Indien... d'un nouveau genre » et comparer les réserves amérindiennes à Sabra et Chatila, est mené de manière trop bancale pour ne pas faire sourciller. Mouawad semble davantage chercher à faire tenir ensemble un système d'images qu'à rendre la vérité des expériences humaines qu'il convoque. Chacune de ses œuvres s'articule autour d'un réseau de signes qui renvoient constamment les uns aux autres comme dans une chambre aux miroirs. Dans l'essai *Seuls* (2008), l'auteur explique la manière dont il assemble différents éléments (images, mots, événements) à partir desquels il écrit divers synopsis jusqu'à obtenir une composition qu'il considère fluide et signifiante. Dans *Anima*, le mélange ne prend pas, car on ne peut oublier le schéma qui préside au récit. Les images horribles se dédoublent et ne conduisent pas à l'émergence du sens, produisant plutôt une impression de circuit fermé. Le roman ainsi nous murmure ce qu'un des Amérindiens jette au visage du héros : « Vous ne pouvez pas comprendre. »